

L'Inondation, 2001

L'inondation, qu'Elise Vigier m'a proposé d'adapter pour le théâtre, est un court roman d'Evgueni Zamiatine, et c'est un texte proche du rêve, du "travail du rêve" : condensation, déplacement, figuration, où la simplicité apparente a la densité du mythe. Le texte est pris entre deux paroles : "Tu ne fais pas d'enfants", de l'homme à la femme, et : "C'est moi, moi" de la femme après l'accouchement. D'abord donc une malédiction qui vient interrompre le cours banal, normal, de la vie en lui donnant une interprétation, ce " Tu ne fais pas d'enfants", et après ce qui se passe, pour rattraper d'abord, tenter de biaiser avec la malédiction, l'adoption, mais l'enfant ne tient pas sa place d'enfant, ne peut pas la tenir : elle vivait déjà avec son veuf de père et Trofim la voulait trop, mais surtout sans doute, ce qui apparaîtra dans l'après-coup, Sofia qui l'accueille ne pouvait pas l'accueillir, n'était pas encore femme. Comment une femme-enfant devient une femme, en se séparant de l'enfant qu'elle a en elle et qui la hante au point qu'elle la retrouve hors d'elle comme une persécution. Transgression, bouleversement des générations, catastrophe, inondation, tout déborde, au loin la révolution sociale et politique, et le sens de la malédiction se fait, Sofia tue cette enfant qu'elle n'a pas été mais qu'elle est restée dans son corps, qu'elle porte toujours en elle, pour pouvoir enfin avoir un enfant. Elle accouche d'une fille et d'elle-même, et une fois la parole dite, "C'est moi, moi...!" elle peut dormir, femme..."les lèvres largement ouvertes".

Comment adapter ce texte pour faire entendre sur une scène tous les différents niveaux, les déployer, les focaliser, pour montrer ce qui ne peut pas se penser encore mais qui est déjà là et qui advient avec la violence du désir, du désir de vérité...voilà ce que j'ai compris des enjeux du travail.

Une question insiste : comment respecter la voix narrative, cette voix du "neutre" (Maurice Blanchot), calme et subtile, précise et sans concessions, comment respecter la douceur extraordinaire de la narration qui est par où passe la position de Zamiatine, une suspension de jugement qui n'est pas une compassion réductrice, sentimentale, mais une façon de prendre et de donner le temps pour sentir, éprouver, penser. Transposer cette narration dans une parole proférée donnait une brutalité aux mots qui ne convenait pas. Il y a peu de voix incarnées dans le texte de Zamiatine, pas de dialogues, mais il y a des phrases qui se découpent sur un fond silencieux et en un sens ce fond parle. Il s'agit de marquer la différence entre ce que les personnages (Sophia surtout, et Trofim) peuvent penser et ce qu'ils ne peuvent en aucun cas penser (mais qu'ils pensent à leur insu, et font). Dans le livre la voix de la narration instaure cette distance des personnages avec eux-mêmes, elle les scinde, et en même temps elle les relie à l'univers, au monde qui les dépasse, au ciel et à ses nuages, aux saisons, au temps. S'est ainsi d'emblée imposée l'idée de deux registres : parole et chant. La musique permet d'introduire une autre dimension, une "autre scène" où se fait entendre la voix du Dehors, irréaliste et d'autant plus réelle. Elle souligne ce qui est déjà là et qui advient, elle ouvre des possibles et laisse le spectateur libre d'imaginer, c'est-à-dire de suivre la vérité du rêve.

LESLIE KAPLAN
dans *Les Outils*